L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 11 MAI 1888. 61me Année

Gufor & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. in Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI, 11 MAI 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 15 cts la ligne, voir la 5e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Hy. Stern & Co., à leur salle d'encan, No 35 rue de Chartres—Bottes, souliers et bredequins.

Les réformes administratives à la Nlle-Orléans.

Tous les regards sont fixés sur l'Hôtel de Ville, et les travaux du Conseil municipal ont, à l'honneur de notre population, le privilège de capter toutes les curiosités. C'est plaisir de voir, chaque matin, nos braves citoyens ouvrir le journal. On saute pardessus l'éditorial ; le fait divers est délaissé; les dépêches télégraphiques sont reléguées au troisième plan; on va, droit, au compte-rendu de la séance de la soirée précédente, car, depuis leur installation, nos nouveaux administrateurs siègent presqu'en permanence. Les études se font dans la journée; les rapports sont déposés le soir; ils portent presque tous sur des questions graves, sur quelque scandale découvert, sur quelque abus à réprimer, sur quelque réforme à accomplir, sur quelque amélioration à tenter. Il s'exhale, de tout ce qui se fait, en ce moment, nous ne savons quel parfum d'honnêteté, de désintéressement, qui plaît autant qu'il rassure. Il semble que l'on respire un air plus pur, et, pour la première fois depuis nombre d'années, nous voyons pénétrer dans les esprits l'idée de la possibilité d'une bonne administration de ville et la confiance dans ceux qui sont chargés de la gestion de nos affaires.

On aurait tort, cependant, de croire que, du jour au lendemain, tous les torts peuvent être redressés, et que l'administration va marcher aisément, sans rencontrer sur sa route un obstacle qui arrêtera sa marche, un piège caché dont elle ne se doute pas et qui peut la faire trébucher, au moment où elle s'y attendra le moins. Il n'y faut pas compter. Le mal est trop invétéré pour être extirpé, d'un seul coup ; le terrain est tellement encombré, qu'on n'arrivera à le déblayer complètement qu'avec beaucoup de temps et beaucoup de peine.

Il y a, tout au plus, huit ou dix jours que le travail est commencé, et l'on aperçoit, déjà, les difficultés de l'œuvre. Il y a tant à élaguer, tant à écheniller, d'un côté; tant à transformer et à réformer, de l'autre—que si l'on ne procède, en tout, avec ordre, avec un sang-froid inaltérable, avec une sage lenteur, on s'exposera à commettre de nombreuses erreurs de détail, à laisser subsister bien des défectuosités. C'est, du reste, le défaut inhérent à toutes les révolutions brusques auxquelles on n'a s'attendait pas, que l'on n'espérait guère, la veille, être en état d'accomplir; auxquelles, par conséquent, on ne pouvait, ni ne devait s'être préparé de longue main. Il se trouve, à l'Hôtel de Ville, des hommes d'une valeur morale, d'une habileté administrative très rares, qui plaident, légèrement sous la forme—tant la situation est inextricable, tant les projets se pressent, se croisent et tendent à se neutraliser, en se heurtant.

Ne nous montrons donc pas trop impatients à leur égard ; laissons-les agir, sans exercer une trop grande pression sur eux. Les citoyens en qui nous avons placé notre espoir ont fait, en quelques jours, des choses étonnantes, et ce qui vient de s'achever en moins d'une semaine, nous donne, à peine, une idée de ce que seront les choses dans trois mois—minimum de temps nécessaire pour que les divers services soient dûment installés, pour que les nouveaux employés, instruits de leur besogne, renseignés sur les abus qu'ils ont à prévenir, suivent droit leur chemin, sans risque de faire fausse route; pour que toute la machine administrative fonctionne aussi bien que les circonstances le permettent.

Il faut aller au plus pressé; or, le plus pressé, c'est la question de salubrité et d'irrigation. Les rues sont dans un état déplorable; des administrateurs qui semblaient avoir été choisis pour ne pas travailler, ont accumulé difficultés sur obstructions. L'eau du fleuve est, partout, arrêtée dans sa course vers le Lac ; les ruisseaux creusés pour aider à son écoulement, ne servent qu'à lui créer des obstacles; les machines à dessécher ne fonctionnent pas ou fonctionnent mal; les canaux, qui n'ont jamais été curés ou ne l'ont été qu'à moitié, entravent plutôt qu'ils n'activent l'irrigation. Tout est à faire, de ce côté, parce que rien n'a été fait, et, cependant, l'argent destiné à ces travaux a été dépensé ; la caisse est vide. Il faut des fonds pour remplacer ceux qui ont été gaspillés—inutile de dire comment, tout le monde le sait ou s'imagine le savoir, car nous sommes de ceux qui croient que l'on n'a encore ni découvert ni dévoilé la moitié des abus existants. Ces fonds, on les trouvera, au moins en partie, car rien n'inspire la confiance, comme l'habileté reconnue reposant sur la plus grande honnêteté.

Voici les chaleurs qui nous arrivent à grands pas. Nous avons le ferme espoir que tout ce qu'il y a à accomplir, d'urgence, pour assurer un drainage convenable, par conséquent, aussi, pour placer la ville dans les meilleures conditions possibles de salubrité, sera achevé à temps. Le général Beauregard est entouré d'un personnel honorable, animé du désir de bien faire et apportant dans l'exercice de ses fonctions, autant d'amour-propre que de probité; il réussira et nous ne croyons pas nous trop avancer, en le remerciant, d'avance, au nom de la population qui lui devra la plus utile des réformes.

Quant à l'élagage des employés, il n'y a que trop de besogne à faire. Il n'est que trop vrai qu'une foule de places étaient données plutôt pour la rémunération de certains services politiques et électoraux, que dans l'intérêt de l'administration et de l'édilité publique; il devait donc entrer dans le système de ceux qui s'étaient rendus maîtres du gouvernement de la ville, de multiplier les places, afin de grosser l'armée de leurs soutenens. Il est facile de supprimer un emploi notoirement et évidemment inutile; mais, quand différents rouages fonctionnent plus ou moins bien, il n'est pas toujours aisé de déterminer, du jour au lendemain, quel est celui qu'il faut supprimer, celui qu'il faut conserver, où et comment doit s'opérer la simplification. C'est une opération qui exige de l'étude et du temps.

En ce qui concerne la réduction des salaires des employés reconnus nécessaires, il y a à craindre que l'on ne s'engage dans une mauvaise voie. Tout travail convenablement exécuté doit être convenablement rétribué. Il est du devoir de toute administration de ne pas exposer ses subalternes à la tentation. Ayez moins d'employés, si vous le voulez si cela est nécessaire, mais payez-les bien; cela vous donne le droit d'être strict à leur égard et sans pitié pour ceux que vous surprenez en contravention ou, simplement, en défaut. Dans un pouvoir bien constitué, toute négligence est un délit—à plus forte raison, toute connivence coupable, toute transaction d'un caractère équivoque.

Parmi les projets qui paraissent à l'Hôtel de Ville et couvrent le bureau du président du Conseil, un grand nombre sont d'une utilité publique évidente, mais beaucoup doivent être écartés, provisoirement, afin de ne pas entraver la marche de la réforme. En voulant trop faire à la fois, on s'expose à ne rien faire qu'à moitié. Il y a là un danger auquel le bon sens de nos administrateurs saura échapper.

Il est incontestable que l'on aurait tort d'enlever les colonnes supportant les lanternes de gaz, qui encombrent les rues, sous prétexte que la ville est maintenant éclairée à la lumière électrique. Le système actuellement en usage n'est pas à l'abri de la critique; là où les Compagnies qui ont obtenu le contrat d'éclairage sont assez souvent prises en défaut. Dans un grand centre comme le nôtre où l'on ne trouve que deux grands établissements d'éclairage à l'électricité, il peut arriver un accident qui jette, brusquement, la ville dans la plus profonde obscurité; comment y remédier, si l'on ne peut avoir recours, subitement, d'une heure à l'autre, à la compagnie du gaz ? Ceux qui réclament la suppression des anciens reverbères, sont les premiers à conserver, dans leurs bureaux, les appareils de gaz à côté de ceux de la Compagnie Edison ; ils ont raison—la preuve, c'est qu'ils sont obligés, parfois, de les employer. Pourquoi demandent-ils à l'administration de prendre une mesure qu'ils se gardent bien d'adopter chez eux ?

Jour de gala à la Nouvelle-Ibérie. Réception et parade par les Pompiers et courses, sous les auspices de l'Association du Parc, le dimanche, 13 mai, à l'occasion de l'excursion du Home, Hook & Ladder No 1.

La réputation de la Salsepareille d'Ayer comme remède pour le sang, ou "dépuratif," se maintient par les cures qu'elle fait chaque jour.

LOUISIANE.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 5 mai :

Vendredi matin, nous avons eu une pluie rafraichissante, qui a donné une nouvelle vie à la végétation.

—Avec de bonne récoltes et le mouvement qui pousse les populations vers la Louisiane, notre Etat deviendra, bientôt, un des plus prospères de l'Union, au point de vue de l'agriculture. C'est ce que nous espérons bien voir avant douze mois.

—Jamais saison n'a été plus propice aux planteurs de cannes. Les souches ainsi que le plant sont en parfait état. Il ne serait pas impossible que la récolte prochaine surpassât, sous ce rapport, celle de l'an dernier, si belle qu'ait été cette dernière.

—Nos inspecteurs de routes devraient bien s'occuper de les drainer, de manière que les eaux qui suintent à travers les levées ne séjournent pas dans le chemin.

—Le capt. John A. Grant, surintendant général du Texas Pacifique, le major Richardson et M. Sydney Lewis, du Bureau des ingénieurs des Levées, ont traversé notre localité, jeudi, en route pour l'inspection de l'embouchure de la Rivière-Rouge et des levées du fleuve. Ils nous ont affirmé que toutes les levées qu'ils ont inspectées sont en bon état. Ils sont partis de la Nouvelle-Orléans et ont examiné toutes les levées de la rive droite.

—Le capt. Grant doit ajouter une salle pour dames, à notre gare.

—La paroisse Iberville est située sur les deux rives du Mississippi, et a une longueur de 40 milles faisant face au fleuve — ce qui donne aux habitants, pour leurs expéditions, beaucoup plus de facilités qu'à ceux d'aucune autre paroisse. A l'intérieur, elle a un réseau complet de bayous et de rivières dont les cours sont admirablement propres aux cultures variées. Dans tout autre Etat, ces bayous et ces rivières seraient considérés comme d'importantes artères pour le commerce, attendu qu'ils sont navigables et mettent ces régions en rapport avec tous les autres Etats de l'Union—Ouest, Nord-ouest et Sud-ouest. Les ressources de notre paroisse sont telles, que l'on peut considérer chaque habitation comme en valant deux.

Sur l'habitation Mottoway, propriété de M. John H. Randolph, 385 acres ont produit 539 boucauts de sucre et 1300 tonnes de mélasse, sans compter 6000 barils de mais récoltés sur le reste de la propriété.

Sur Blythewood, propriété de M. L. Randolph, 200 acres ont donné 327 boucauts de sucre et 950 barils de mélasse, sans compter 3000 barils de mais sur le reste de l'habitation.

Nous n'avons ni le temps ni l'espace voulus pour entrer ici dans le détail des dépenses encourues pour cette production et des bénéfices nets des récoltes. Notre seul but est de démontrer ce que l'on peut faire sur nos deux habitations. Les résultats eussent pu être meilleurs sur ces deux propriétés, si les cannes avaient été parfaitement mûres, s'il n'y avait pas eu d'accidents aux machines, si l'on n'avait pas été obligé de mettre une multitude de cannes en windrow, à grande frais. D'autres habitations ont aussi bien fait, d'autres beaucoup mieux.

Il est rare que l'on puisse citer une propriété qui ne rapporte au-dessus de la valeur de ses assessements. Cela vient de ce que l'on craint toujours les inondations et que l'on voit toujours l'épée de Damocles de la diminution des droits sur les sucres étrangers, suspendue sur l'industrie sucrière. Maintenant que nous commençons à ne plus redouter autant les inondations, la perspective est plus brillante et nous verrons, bientôt, hausser la valeur de nos terres.

Chaque acre du sol de notre région vaut au moins $100 ; il les rapporterait déjà, si nous avions, définitivement, écarté les obstacles qui s'opposent à notre marche.

Voici qui donne une idée juste de nos incalculables ressources :

Un planteur du Bayou Grosse Tête, après avoir fait une belle récolte de pommes de terre, sur sa ferme, a planté des patates douces qui lui ont donné 200 barils l'acre, vendus, à St-Louis, $2 le baril.

Ici, nous avons une récolte qui, seule, a donné $400 l'acre, après une récolte très rémunératrice, faite en avril, la même année. Chose étonnante, la terre qui a produit tout cela, ne se vendrait pas $40 l'acre sur le marché. Son revenu vaut dix fois la somme que l'on donnerait pour son acquisition. C'est une étrange anomalie.

Nous pourrions citer cent autres exemples. En voilà assez pour donner une idée de ce que valent nos terres. Supposez des fermiers industrieux, sobres, économes et travailleurs énergiques arrivant parmi nous, ils pourraient, en fort peu de temps, transformer le pays, en faire un des plus prospères que l'on connaisse.

Le *Courrier*, Houma, paroisse Terrebonne, du 5 mai :

Nos récoltes de mais et de cannes sont en très bon état ; elles poussent aussi rapidement qu'on peut le désirer.

—Ceux qui ont cultivé la pomme de terre, ferout, cette année, de très beaux bénéfices. Le baril se vend $5 75.

—La crevasse du bayou Lafourche, non loin du *Crossing*, ne causera pas de grands dommages—fort heureusement pour notre paroisse.

—Il n'y a que trois pieds d'eau, en beaucoup d'endroits, dans le bayou Terrebonne, au-dessous de Houma.

—Le col. H. H. Baker, du *South Illustrated*, et secrétaire du Bureau d'immigration de l'Etat, accompagné de M. Herbert Mullenger, de Springfield, territoire de Dakota, est arrivé ici, dimanche dernier. Tous deux ont été, immédiatement accompagnés, au bayou Grand Caillou, à l'ancienne habitation Quitman, jonction des bayous Dulac et Grand Caillou; ils ont parcouru la localité et cherché un endroit propre à y établir une colonie d'immigrants de l'Ouest.

La population leur a fait un chaleureux accueil. Nous devons des remerciments à M. Fred. Lottinger qui leur a donné toutes les informations désirables et leur a assuré qu'on accorderait à la nouvelle colonie tous les terrains convenables et à des conditions extrêmement avantageuses pour s'y fixer.

Les deux visiteurs en été enchantés de l'hospitalité dont ils ont été l'objet, de la fertilité du sol, de la facilité qu'il y aurait à y fonder des petites fermes aux cultures variées. Ils ont été frappés de l'abondance des voies de communication par eau, de la multiplicité des poissons dans nos bayous, du rapport étonnant de nos bancs d'huîtres. Il n'ont pas hésité, un seul instant, à déclarer qu'il est impossible de trouver un meilleur emplacement pour une colonie. L'idée de la fondation d'une fabrique de conserves leur est venue, spontanément, à l'esprit.

M. Mullenger est resté quelque temps à Houma, afin de se rendre compte de toutes les ressources de la paroisse avant d'aller à Calcasieu, où l'appellent de graves intérêts à sauvegarder. Nous avons tout lieu de croire qu'il va s'effectuer, ici, d'importants achats de terres, aujourd'hui incultes, et qui, bientôt, seront d'un excellent rapport. Une partie de l'immigration qui afflue, maintenant, dans les paroisses Calcasieu, Acadie et St. Landry, va se diriger vers Terrebonne.

Excursion à la Nouvelle-Ibérie par la Compagnie Hook & Ladder No 1, dimanche, 13 mai. Réception par le Département de l'Incendie de la Nouvelle-Ibérie.

Les sommités médicales recommandent la Salsepareille d'Ayer, comme le meilleur remède connu pour purifier le sang.

Chasser l'ennemi.—Lorsque la maladie s'attaque aux reins ou à la vessie, il est difficile de la combattre, car ces organes sont plus délicats à traiter que les autres. Il faut agir promptement dès que l'on s'aperçoit de leur inactivité, et cela, en prenant du Hostetter Stomach Bitters, qui entr'autres qualités possède celle d'un excellent diurétique. Il stimule comme il convient à chaque nature, jamais ne dépasse ni il les bornes. Il fortifie, mais n'irrite jamais. La maladie de Bright, le diabète, le catarrhe de la vessie et d'autres maladies se guérissent par cet amer alors les traite dès leurs débuts. Il est également excellent pour les fièvres, la constipation, la dyspepsie.

Ce qu'il faut faire pour acquérir des forces et de l'embonpoint—Prenez de l'**Emulsion de Scott** avec hypophosphites après chaque repas; elle est aussi agréable au goût que le lait et se digère facilement. La rapidité avec laquelle les gens délicats en éprouvent du bien est prodigieuse. Buvez-en et faites vous peser ensuite. Comme remède pour la consomption, les maux de gorge, les bronchites, cette émulsion n'a pas d'égale. Lisez ce qui suit: "J'ai prescrit de l'**Emulsion de Scott** à un enfant de huit mois avec un excellent résultat. En peu de temps il avait gagné quatre livres."—THO. PRIM, M. D., Alabama

Le maréchal de Moltke.

Le feld-maréchal fut pour nous un ennemi inflexible — dit la *Liberté* — et notre patriotisme ne nous permettra jamais d'oublier un instant qu'il a été le principal organisateur de nos défaites, qu'il a contribué plus que personne à nous arracher les deux malheureuses provinces dont nous portons le deuil depuis dix-sept ans. A ce titre, nous ne saurions lui réserver la moindre sympathie ; mais la justice nous fait un devoir de nous incliner devant le passé de cet homme de guerre dont le nom restera brillamment gravé dans l'histoire de l'empire d'Allemagne. On ne saurait, en effet, lui refuser, à lui et au prince de Bismarck, le titre de fondateur de l'unité allemande.

C'est lui presque seul qui a préparé, dans le silence du cabinet, ces campagnes successives qui ont étonné le monde par la rapidité et la précision avec lesquelles elles ont été conduites. C'est à lui que l'Allemagne est redevable, en grande partie, de ces victoires qui lui ont donné, en Europe, le rang élevé qu'elle occupe aujourd'hui. Ce sont certainement ses conseils et sa confiance dans l'armée prussienne, qu'il avait fait forte et disciplinée, qui ont pesé plus que tout le reste sur les résolutions de l'empereur défunt et de son chancelier. Et cependant, les grandes lignes de la carrière de cet homme de guerre, qui nous fit tant de mal, sont à peu près inconnues, chez nous, à ceux qui ne s'occupent pas spécialement des questions militaires.

Il nous a paru intéressant de donner quelque attention au passé de ce soldat plus qu'octogénaire, qui n'a eu, pendant une aussi longue vie, qu'une seule pensée : la guerre. Qu'il nous suffise, pour montrer un coin du caractère de l'homme, de citer ces quelques paroles prononcées en plein Reichstag :

"La paix éternelle n'est qu'un rêve, et "pas même un beau rêve.

"La guerre est une institution de "Dieu, un principe d'ordre dans le "monde.

"En elle, les plus nobles vertus des "hommes trouvent leur épanouissement: "Le courage comme l'abnégation, la "fidélité au devoir de même que l'amour "du sacrifice.

"Le soldat offre sa vie.

"Sans la guerre, le monde tomberait "en pourriture et se perdrait dans le "matérialisme....

"Dans toute guerre, le plus grand "bienfait est d'en finir vite.

"Dans ce but, il doit être établi que "tous les moyens sont bons sans excepter les plus condamnables.... L'on "doit diriger son attaque contre tous "les moyens de secours que possède "l'Etat ennemi, contre ses finances, ses "chemins de fer, ses approvisionnements, même contre son prestige."

Ainsi parle et pense le maréchal, et il a su monter beaucoup de ses sous ordres à son diapason en leur communiquant son enthousiasme et sa confiance dans la puissance de l'armée allemande.

La vie de cet homme de guerre, d'autant plus dangereux qu'il est en même temps un penseur éminent, vient de nous être retracée dans un ouvrage paru ces jours derniers, sous le titre : *le Maréchal de Moltke*. L'auteur n'a pas voulu livrer son nom à la publicité; il s'est contenté de signer son œuvre de trois étoiles, étoiles qui brillent peut-être aussi sur son képi et sur ses épaulettes.

L'ouvrage est clair et court, trop court peut-être pour ceux qui aiment à vivre de la vie intime de leur héros. Il est écrit avec chaleur et, malgré soi, on se sent vivement ému par une légitime tristesse en constatant que l'auteur ne dit que la vérité quand il nous montre les grandes qualités de ce terrible ennemi. Ceux qui font passer leur chauvinisme avant tout souffriront cruellement de cette lecture. Il y a là des pages d'histoire navrantes pour nous. Qu'importe ! il faut les lire, les retenir et, comme le dit l'auteur dans sa conclusion : "Il faut nous frapper la poitrine."

Le Maréchal de Moltke est plutôt une étude militaire qu'une biographie détaillée; aussi l'auteur passe assez rapidement sur les commencements du jeune officier et sur sa famille. Son enfance n'offre qu'un médiocre intérêt. Il vient au monde avec le siècle, passe six ans à l'école militaire des cadets de Copenhague : à vingt et un ans, il quitte l'armée danoise pour l'armée prussienne ; à vingt-trois ans il est reçu à l'Académie de guerre et se voue au service d'état-major qu'il ne quittera plus.

L'auteur nous conduit avec lui en Italie, à Constantinople, sur le Tigre et l'Euphrate, dans le Kurdistan, en Syrie; il nous le montre déjà passionné pour la guerre et surtout pour l'organisation militaire. Il ne signale que par quelques lignes son passage à la cour de Napoléon III, où la tenue des troupes lui paraît médiocre, et il arrive vite au 29 octobre 1857, jour où M. de Moltke succède au général de Reyher et prend les fonctions de chef d'état-major général, qu'il devait exercer pendant plus de trente ans.

A partir de ce moment, l'ouvrage devient un peu plus technique, mais il est si clair, et on sent si bien à chaque instant qu'on y apprend quelque chose, on se passionne pour sa lecture. En peu de pages, l'auteur nous met sous les yeux l'organisation spéciale du grand état-major prussien, puis il nous montre le chef de ce grand état-major préparant, en 1864, cette première campagne d'essai contre le Danemark, "qui ouvrait la "voie à toutes les hilustories politiques "et mettait tristement en relief l'égoïsme et l'isolement des grandes puissances européennes."

Nous arrivons à 1866. Là, nous suivons jour par jour, presque heure par heure, cette étonnante mobilisation qui mit, en peu de semaines, l'Autriche à la merci de son vainqueur.

Les pages qu'il nous se font pas attendre. Nous voici au 12 juillet 1870 ; l'ordre de mobilisation est de cette date. Wissembourg a lieu le 4 août. Pour juger de la réussite de l'opération, l'auteur met en regard les prévisions de M. de Moltke en 1868 et l'exécution deux ans plus tard. Pour la seconde fois, il nous montre la régularité et la précision de cette mobilisation et de cette concentration des troupes allemandes. En suivant les divers corps d'armée dans leur marche autour de Sédan, il ne peut se défendre de cruelles comparaisons pour notre amour propre. A chaque instant, on voit le cercle se resserrer davantage, et pendant ce temps nos soldats tombent sous la mitraille ennemie et ne combattant plus que "pour l'honneur des armes," suivant le mot du général Douai.

Le lugubre récit de la capitulation est saisissant. Les détails sur l'entrevue du général de Wimpffen avec le général de Moltke et le prince de Bismarck, nous font voir l'inflexibilité de nos deux ennemis les plus acharnés.

A Versailles, c'est encore de Moltke qui se montre le plus dur ; c'est lui qui, voyant que l'insistance de M. Thiers allait peut-être triompher des résistances de l'empereur d'Allemagne et du prince de Bismarck, se contenta de dire : "C'est comme si on nous prenait une armée de 150,000 hommes." Et Metz nous fut ravi.

L'ouvrage se termine par quelques considérations générales sur le maréchal devant l'empereur et devant le Reichstag.

De cette étude, l'auteur qui, très certainement, doit occuper dans l'armée un rang élevé, tire de justes conclusions qui devraient faire réfléchir ceux qui ont assumé la lourde charge de la défense de la patrie.

"Depuis dix-sept ans, dit-il, que nous "avons pu mesurer la valeur de l'homme "de guerre que les desseins de Dieu ont "suscité pour notre abaissement, qu'a-"vons-nous fait pour lui trouver un "émule ?..... Eh bien ! ô mémorable "aberration du vieux sens gaulois, "avons-nous seulement un homme pré-"posé à la garde de ce pays, un homme "entouré de tous nos respects, à qui "nous n'avons marchandé ni le temps "de s'instruire dans sa haute tâche, ni "le pouvoir de recruter ses auxiliaires "comme il l'entend ?..... Notre erreur "n'a que trop duré.

"Qu'on nomme un vrai chef d'état-"major général, maître et seul respon-"sable, sous la haute direction du géné-"ralissime de nos armées, de la préparation à la guerre ; qu'on le nomme,—"non pas le ministère, son sort est trop "précaire pour qu'il ait l'autorité né-"cessaire,—qu'on le nomme à l'élection "des chefs éminents qui composent le "conseil supérieur de la guerre ; qu'on "le nomme pour dix ans, afin que ses "vues soient larges et féconds comme "la durée qu'on lui ouvre, qu'il puisse "dédaigner le marchandage d'influence "dont on use pour garder une place "confortée ; qu'on le décharge de toutes "les questions de personnel, sauf de "celui d'état-major, afin d'épargner son "temps, afin de le soustraire aux solli-"citations ; qu'il lui soit enfin permis "de porter son regard, loin et ferme, "par-dessus la misère de nos intrigues "et l'encombrement de nos personna-"lités, pour le salut des destinées fran-"çaises."

De l'alcoolisme professionnel des dégustateurs de vins.

Le docteur Marandon de Montyel, en France, vient de publier, dans les *Annales d'hygiène publique*, un intéressant mémoire sur l'alcoolisme professionnel des dégustateurs de vins. Cette question avait été mise à l'ordre du jour, en novembre 1886, par le docteur Foville qui s'était demandé si ceux qui sont chargés d'apprécier la qualité des vins n'étaient pas susceptibles de devenir des alcooliques, du fait de leur profession, de même que certains commerçants qui sont obligés de goûter les thés, présentent des symptômes qu'on a décrits sous le nom de théisme.

En quoi consiste la dégustation des vins ? En une opération qu'on peut décomposer en deux temps distincts. Dans le premier temps, le vin est mis en contact avec toutes les papilles dont la fonction est d'apprécier la saprdité des substances solides ou liquides. La langue permet d'avoir des renseignements précieux sur la qualité de ces substances. C'est donc le sens du goût qui entre en jeu dans le premier temps de la dégustation.

Dans le second, le vin, projeté rapidement de la base de la langue vers le pharynx, ne tombe pas cependant dans ce conduit et n'est pas avalé. Mais ce mouvement est accompagné d'une légère expiration qui a pour but d'entraîner dans l'arrière-cavité des fosses nasales le parfum du vin qui est en contact avec la colonne d'air qui provient des poumons et qui doit sortir par les narines. Dans cette deuxième partie de l'opération, le dégustateur, pour apprécier le bouquet du liquide, fait appel au sens de l'odorat qui complète les notions fournies par les papilles du goût. Mais il est exclusivement à ces deux temps que se borne la dégustation. Le vin est rejeté de la bouche et, par suite, n'arrive pas dans l'estomac. Deux excellentes raisons légitiment cette coutume.

La première se devine aisément : un homme qui doit déguster chaque jour 50,80 et même 200, 300, 400 barriques de vin ne peut pas s'astreindre à avaler les gorgées du liquide alcoolique qu'il s'introduit dans la bouche, pour faire son métier. Il redoute, à juste titre, l'ivresse et les accidents de l'alcoolisme chronique. La seconde raison a aussi sa valeur. Les dégustateurs savent qu'en buvant beaucoup ils ne tardent pas à prendre le vin en horreur et à perdre la faculté d'apprécier les différents bouquets. La langue devient pâteuse et le goût s'émousse.

Il est donc prouvé que l'intoxication alcoolique est possible même quand le vin n'est pas avalé, et il fournit un certain nombre d'exemples à l'appui de sa thèse. Mais M. Marandon de Montyel, analysant les différentes observations rapportées par l'auteur précédent, démontre que les dégustateurs atteints de troubles imputables à l'alcoolisme n'ont pas la précaution de cracher. En dégustant à l'anglaise, suivant l'expression usitée, ils deviennent de vulgaires alcooliques qui absorbent à petites gorgées de grandes quantités de vin. Ce résultat n'a rien de surprenant. Il y a donc lieu d'établir une différence très nette entre les dégustateurs : ceux qui ne font que goûter et ceux qui avalent. Les premiers sont à l'abri des effets des liqueurs fortes, les seconds doivent entrer dans la catégorie des ivrognes. Et la preuve c'est qu'en Bourgogne, ainsi que M. de Montyel l'a constaté, les dégustateurs de *profession* qui ne dégustaient pas ne présentent aucun des signes de l'intoxication éthylique, tandis que les tonneliers, les employés d'octroi, dégustateurs d'*occasion* et buveurs émérites, sont des alcooliques.

Le docteur Moulinié a apporté d'autres arguments convaincants à l'appui de l'opinion de M. de Montyel. Il a prouvé, par quelques statistiques intéressantes, que les dégustateurs de vins et d'eaux-de-vie ne sont pas exposés aux désordres de l'intoxication par les liqueurs fortes. Il a fait ressortir qu'en dépit de leur vie de bonne chère et de leurs fréquents excès de table, on ne rencontrait chez eux qu'exceptionnellement l'alcoolisme. Sur 646 aliénés admis pendant 40 ans dans la seule maison de santé d'une région, il n'existe qu'un seul dégustateur, encore n'est-il pas alcoolique. Au cours de son travail, le docteur Moulinié cite un fait qui prouve que la profession de dégustateur n'est pas une cause de dégénérescence de la race. Il existe à Bordeaux une famille dans laquelle on déguste de père en fils depuis trois générations, de 1788 à 1887.

Le fondateur a dégusté de 1788 à 1815, et goûtait en moyenne 40 espèces de vin. Il est mort d'une maladie du cœur, sans avoir jamais éprouvé aucun trouble alcoolique. Le fils a dégusté de 1821 à 1870, et sa moyenne de degustation s'élevait à 30 barriques par jour, de 1826 à 1846, et à un chiffre plus élevé dans les vingt dernières années de sa vie. Il est mort sans avoir présenté de phénomènes alcooliques. Le petit-fils déguste depuis 1844, et la moyenne de ses opérations est de 50 à 80 barriques par jour. Il n'a pas et n'a jamais eu aucune manifestation d'intoxication.

La conclusion est que la dégustation des vins n'est pas susceptible, à aucun degré, de développer l'alcoolisme professionnel. Les dégustateurs peuvent continuer à exercer leur profession sans crainte de subir les ravages de l'alcool ; mais à la condition expresse de s'en tenir rigoureusement à la règle qui consiste à cracher systématiquement tous les liquides alcooliques qu'ils ont pour mission de goûter.

Les enfants terribles.

M. Z.... va pour faire une visite à une dame, rencontrée dans le monde.

Comme il parlementait avec la camériste, survient la petite fille de la maison qui, d'une voix glapissante :

—Tu sais, on ne peut pas voir maman dans ce moment-ci. Le monsieur, il lui cessale des dents neuves !

Courses en l'honneur du Home Hook & Ladder No 1 à la Nouvelle-Ibérie, sous les auspices de l'Association du Parc, à l'arrivée du train de la ville.

RACHEL A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'"ADRIENNE LECOUVREUR." —Peu de temps avant la première représentation—écrit M. Legouvé, dans le *Temps*—on fit relâche au théâtre pour une répétition du soir. Scribe, retenu à l'Opéra, ne vint pas. Les quatre premiers actes nous conduisirent à onze heures ; tout le monde s'éloigna, et nous restâmes seuls, Mlle Rachel, M. Regnier, M. Maillard et moi. Tout à coup Mlle Rachel me dit : "Nous voilà maîtres du théâtre ; si nous essayions le cinquième, acte que nous n'avons pas encore répété ? Je l'étudie toute seule, depuis trois jours ; je voudrais me rendre compte de mon étude." Nous retournâmes sur la scène : plus de gaz, plus de rampe ; pour toute lumière, le petit quinquet traditionnel à côté du trou du souffleur, où il n'y avait pas de souffleur ; pour spectateurs, le pompier de garde dormant sur une chaise entre deux décors, et moi, assis à l'orchestre. Dès le début, je fus saisi comme par l'accent de Mlle Rachel ; je ne l'avais jamais vue si vraie, si simple, si puissamment tragique ; les reflets de ce petit quinquet fumeux jetaient sur sa figure des lividités effrayantes, et le vide de la salle prêtait à sa voix une sonorité étrange ; c'était funèbre ! L'acte terminé, nous remontâmes au foyer. En passant devant une glace, je fus frappé de ma pâleur et plus frappé encore en voyant M. Regnier et M. Maillard aussi pâles que moi. Quant à Mlle Rachel, silencieuse, assise à l'écart, agitée de petits frissons nerveux, elle essuyait quelques larmes qui coulaient encore de ses yeux ; j'allai à elle et, pour tout éloge, je lui montrai la figure émue de ses camarades ; puis, lui prenant la main :

"Ma chère amie, lui dis-je, vous avez joué ce cinquième acte comme vous ne le jouerez plus jamais de votre vie !

—Je le crois, me dit-elle, et savez-vous pourquoi ?

—Oui, je le sais. Parce qu'il n'y avait la personne pour vous applaudir, que vous n'avez pas pensé à l'effet, et qu'ainsi vous êtes devenue, à vos propres yeux, la pauvre Adrienne mourant, au milieu de la nuit, entre les bras de deux amis."

Elle resta un moment silencieuse, puis reprit :

"Vous n'y êtes pas du tout ! Il est passé en moi un phénomène bien plus étrange ; ce n'est pas sur Adrienne que j'ai pleuré, c'est sur moi !..... Un je ne sais quoi m'a dit tout à coup que je mourrais jeune comme elle ; il m'a semblé que j'étais dans ma propre chambre, à ma dernière heure, que j'assistais à ma propre mort. Aussi, lorsqu'à cette phrase : "Adieu, triomphes du théâtre! adieu, ivresses d'un art que j'ai tant aimé," vous m'avez vue verser des larmes véritables, c'est que j'ai pensé avec désespoir que le temps emporterait toute trace de ce qui aura été mon talent, et que bientôt.....il ne resterait plus rien de celle qui fut Rachel !"

Elle se trompait. Il reste quelque chose d'elle. Il y a un rayonnement autour de son nom. Morte à trente-sept ans comme cette Adrienne qu'elle a fait revivre, leurs deux souvenirs n'en font plus qu'un et en appellent un troisième, aussi touchant que le leur : c'est celui d'une admirable comédienne, enlevée comme elles avant l'âge, et toutes trois, ainsi réunies, forment dans le domaine de l'art un de ces groupes poétiques que l'imagination des Grecs se plaisait à créer ; on dira longtemps encore : Rachel, Adrienne et la Malibran.

Dans les bureaux d'un grand journal : un jeune homme, plein d'espérance, apporte un article.

—D'actualité ? demande le directeur.

—Parfaitement ! L'intelligence des éléphants comparée avec celle du suffrage universel !

Décédée, à Covington, Lne, le 9 mai 1888, à 11 heures, CÉLINE HUARD, l'âge de 21 ans. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'assister à ses funérailles, qui auront lieu CE MATIN (vendredi), à 10 heures précises. Le convoi partira du No 211 rue Dumaine, près Marais.

Décédé, à Paris, France, à l'age de 58 ans, LOUIS PHILIPPE DELACHAISE. Un service aura lieu au cure du quel la messe sera dite en l'église de l'Immaculée Conception, vendredi matin, 11 mai, à 10 heures, puis le corps sera inhumé dans la tombe de famille, cimetière St. Louis. Les amis et connaissances sont invités à assister à la cérémonie. 10 mai—2f

ERNEST C. VILLERE,
45 rue Carondelet,
Importateur et marchand de Vins fins, Comestibles de Fantaisie, Vins rouges et blancs en caisses et en barriques, Cognacs, Sherries, Vins de Porto, Rums, Gins, Vins de la Californie, Cordiaux, etc., Champagne de Pommery & Cie., Whiskies célèbres de Cahn, Belt & Cie. 10 déc—1an

LE DOCTEUR JEST TOUATRE, de la Faculté de Médecine de Paris, ayant pris charge de l'office du docteur J. Rome, pendant sa dernière maladie, continuera les consultations tous les jours de 2 heures à 4 heures, au No 141 rue Canal, coin Bienvenue
Résidence : 143 rue des Ursulines, entre Remparts et St Claude.
10 mai—1m

TO-KALON.
AVIS AUX FAMILLES.
Vins supérieurs de Californie, que l'on trouve en bouteilles chez M. Forget, 140 rue Royale ; surtout le célèbre vin de M. Crabb. Demandez à son restaurant, 40 rue Dauphine, 50 sous avec une demi-bouteille vin ordinaire ; pour 5 centièmes plus on a une demi-bouteille du fameux To-Kalon 17 fév 88—1an PP.

KROLL & BRAQU